

Défi 3 - Viviane

ARIANE

Il était une fois une petite fille de dix ans nommée Ariane. Son père avait déserté le logis familial depuis déjà plusieurs années - Ariane ne s'en souvenait même plus. Tout ce qu'elle savait de lui, elle l'avait appris de sa maman ou de sa grand-mère. Cette dernière, comprenant qu'il ne fallait pas trop raviver chez Ariane la mémoire de son père, ne pouvait pourtant s'empêcher d'entretenir un tant soit peu le souvenir de son fils dans la mémoire de la fillette.

Pour la maman d'Ariane, la vie était devenue plus difficile - et surtout très triste. Elle ne parvenait pas à oublier son mari et ne comprenait pas ce qui avait pu occasionner de sa part une telle attitude. Par crainte de transmettre à sa fille, sans le vouloir, les sentiments contradictoires qu'elle éprouvait, elle s'empêchait de lui parler de son père. Aucun des membres de la famille – et encore moins sa belle-mère – ne comprenait le silence têtue dont elle entourait son mari dans la mémoire d'Ariane.

Le premier jour des vacances d'été, Ariane fut réveillée par une impression étrange : l'impression que quelqu'un l'avait appelée. Le souvenir, cependant, n'était pas sonore : de voix, point. Il s'agissait juste d'un appel, mais pressant, chargé d'angoisse. De qui cela pouvait-il bien venir ?

Jamais Ariane n'avait vécu une telle chose: ce réveil brusque, cette sensation d'urgence. Elle n'avait que dix ans et sa vie auprès de sa mère avait toujours été tranquille et sans inquiétude.

Elle découvrait à présent que ce sentiment de tranquillité n'était peut-être pas le lot de tout un chacun. Seuls les enfants, se dit-elle, connaissent ce sentiment de tranquillité permanent, jamais traversé par le doute qu'il pourrait en être autrement.

- Ne serais-je plus une enfant? se demanda-t-elle.

Ariane se leva en hâte et descendit prendre le petit-déjeuner. Sa mère était encore à table, terminant son café. Elle fut très étonnée de l'apparition d'Ariane, si tôt le matin, à plus forte raison le premier jour des vacances d'été. Elle-même s'apprêtait à partir travailler et elle n'était pas rassurée de devoir laisser Ariane seule à la maison toute la journée.

- Que comptes-tu faire ce matin? Cet après-midi, tu es bien invitée pour aller jouer chez Chantal ?
- Oui
- Je passerai te chercher en rentrant, ça te va ?
- D'accord, donc je n'irai pas en vélo ; j'en ferai un peu ce matin.
- Sois prudente et, s'il te plaît, téléphone-moi vers midi !
- D'accord, d'accord, je te téléphonerai...

Sa maman partie, Ariane se dépêcha de s'habiller, puis elle sortit son vélo et partit faire un petit tour le long de la route près de chez elle. Cette route, munie d'une piste cyclable, était très sûre et peu roulante. C'est pourquoi elle avait reçu la permission – du bout des lèvres, à vrai dire, car il était tout de même dangereux pour une fillette de parcourir seule une route de campagne.

Il faisait vraiment beau; l'air du matin avait effacé les angoisses de son réveil. Elle n'était plus qu'une petite fille sportive qui roulait le long d'une piste cyclable. Soudain, elle s'arrêta. A une distance respectable, une dame se tenait au milieu de la piste...Décidément, cette journée était bien étrange !

Que voulait cette dame ? Etait-ce une conductrice en difficulté? Y avait-il eu un accident ? Non – aucune trace de voiture échouée sur la route ou aux environs... Ariane ralentit, approchant doucement de la dame afin de lui demander pourquoi elle lui faisait signe. De près, on s'apercevait qu'il s'agissait plutôt d'une jeune fille, habillée et coiffée dans un style qu'Ariane avait plusieurs fois admiré au cinéma, dans des BD, ou bien imaginé d'après la description des auteurs de littérature « Fantasy » qu'elle s'était mise à lire...

La jeune fille parut soulagée qu'Ariane se fût arrêtée. D'un geste, elle lui montra le petit bois qui longeait la route depuis les derniers cent mètres et lui dit qu'elle devait absolument lui montrer quelque chose situé dans ce bois. Aussitôt, Ariane se remémora les nombreuses recommandations de sa mère : ne pas suivre d'inconnus, ne jamais entrer dans un bois sans être accompagnée d'un adulte qui connaît les lieux, etc. Mais le fait que ce fût une jeune fille, qui plus est à l'air innocent, changeait la donne : Ariane descendit de vélo et suivit la jeune fille dans les sous-bois.

Elles marchèrent longtemps dans la demi-pénombre. Les broussailles et arbres séchés jonchant le sol rendaient difficile le passage du vélo et la fillette devait souvent le dégager de lianes dans lesquelles ses roues étaient prises.

Enfin parut un endroit dégagé et la jeune fille, lui montrant l'ouverture d'une sorte de grotte, rebroussa chemin et disparut.

- Que faire ? se demanda Ariane. Entrer là-dedans? Je n'oserai jamais !

Elle explora un peu les environs, posant le vélo afin de circuler plus aisément. Rien de particulier : elle se trouvait tout simplement dans une clairière, entourée de tous côtés par le petit bois qu'elle venait de traverser. Comment expliquer la présence de cette caverne ? Même dans la forêt de Brocéliande, Ariane ne pensait pas qu'il puisse y avoir de caverne !

La curiosité finit par l'emporter et Ariane, après avoir posé son vélo contre la grotte, se fraya un passage dans la caverne... Il y faisait noir mais, après une période d'acclimatation, les yeux, peu à peu, acquéraient la capacité de faire la différence entre obstacles et passages possibles. Elle finit par aboutir dans un espace immense, duquel partaient différents couloirs. Ici régnait une sorte de lueur. Sans trop réfléchir (comment réfléchir dans un endroit pareil ?), elle entra dans le couloir en face d'elle. Ainsi que précédemment, elle se fraya un passage dans le noir, tâtant les murs et le plafond, craignant à chaque pas que ses pieds ne s'embourbent dans le sol de plus en plus boueux. Au loin devant elle, une lueur grandissait peu à peu. Le courage lui revenait et elle hâta le pas. Encore de longs instants de marche (mais avait-elle encore la notion du temps ?) et elle déboucha à l'air libre, dans une sorte de clairière, mais différente de celle d'où elle venait. Là se trouvait un homme, jeune, qui la regardait en souriant. :

- Bonjour, Ariane ! Me reconnais-tu ?
-
- Il est vrai que, quand je suis parti, tu n'avais que trois ans...
- Vous êtes mon père ?
- Je suis ton père, oui, mais je suis mort. J'ai obtenu que tu aies l'autorisation de l'apprendre par moi-même afin que tu l'apprennes mieux et que tu le dises à ta mère. Dis-lui aussi à quel point je regrette de vous avoir abandonnées toutes les deux. J'aurais tant voulu pouvoir jouer avec toi et te lire des contes quand tu étais petite !
- Mais pourquoi tu n'es pas revenu dire tout cela à maman ?

- Parce que, à peine je m'étais enfui de la maison que j'ai eu un accident d'auto. Tu comprends : je fuyais, j'allais trop vite, j'avais bu et... Je suis entré dans un arbre. Seule toi avais le droit de traverser la grotte pour arriver jusqu'ici – car tu es une enfant. J'ai donc attendu que tu aies 10 ans afin de te raconter tout cela et que tu puisses dire à maman combien je regrette mon départ.
- D'accord, je tâcherai de faire bien comprendre tout cela à maman... mais ce ne sera sans doute pas facile.

Et voilà que son père, lui envoyant des baisers, se mit à disparaître peu à peu. Quand on ne le vit plus, une sorte de fée apparut à sa place et, s'adressant à Ariane :

- Si tu veux bien, je vais te ramener chez toi. Ne crains rien, ton vélo y est déjà.

Et Ariane se sentit s'envoler dans les airs, survoler le petit bois, la route, jusque dans la cour de sa maison. Le vélo était là, rangé à sa place. Elle tourna la clé dans la serrure et entra.

Défi 3

Il était une fois
Un tout tout petit chat
Aux drôles de manières
Comme on dit
Un chat de gouttière
Pas élevé, mal poli
Qui miaulait de jour comme de nuit
Sous les fenêtres en verre dépoli
De la Résidence du petit Paradis
Pas de père, pas de mère
Le poil hérissé
La queue dressée
D'un animal en colère
Un œil bleu, un œil vert
Il semblait venir de l'enfer
Impossible à caresser
Personne n'osait s'y frotter
Trop dangereux
Malheureux !

Mais un jour Mademoiselle s'est arrêtée
S'est approchée
Sans faire de bruit
Tout près de lui
L'a regardé
Lui a souri
L'a amadoué
L'a baptisé
Félix est né
Et de l'enfer au Paradis
L'amour les a emportés.

Il était une fois ...

30 ans et toujours mal dans ma peau.

Et puis non, c'est faux. C'est dans mon époque que je me sens si mal.

Epuisé par la technologie 3G, 4G, 5G... dégoûté par les likes et les smileys, les échanges virtuels, les amours illusoires ou pornographiques par écrans interposés, les Thomas Pesquet (invincible et charismatique génie bellâtre idolâtré) incapable de s'épanouir les pieds sur terre, désolé par la vacuité de mon existence sans échanges vrais.

J'ai 30 ans et depuis ma petite enfance, maman me parle de pépé ; celui que je n'ai pas connu.

Celui qui (je ne suis pas naïf) en a bien bavé au fond de la mine avant d'en baver à l'armée Pépé, qui est mort de silicose à même pas 60 ans.

Pas de quoi rêver pour vous, mais pour moi...

Il a connu ma grand-mère qui chantait dans un bistrot après-guerre.

Toujours pas de quoi rêver , me direz-vous.

Moi j'en rêve de cette époque couleur sépia, de ces images désuètes et surannées, de cette vraie vie pleine de vraies peines, de vrais chagrins, de vraies douleurs, de vrais bonheurs, de vrais partages, de vraies amitiés, de vraies solidarités, de vrais amours.

Une image d'Epinal peut-être:

Une rue de Carvin, les anciens mineurs en été, des chaises et parfois même des petites tables posées au bord des trottoirs, des voisins qui s'invitent, qu'on invite, qui viennent s'asseoir, discutent, partagent une bière.

J'en bave.

Ce soir j'ai un mal de chien. Pas moyen de m'endormir. Arrête de délirer, arrête de chialer. Tu n'es pas nostalgique. Comment peut-on être nostalgique d'une époque fantasmée, même pas vécue.

Je suis cinglé, oui. Je m'enlise dans la mélancolie. je ne vis même pas ma vie. je suis en train de m'isoler. D'ailleurs, on me regarde de travers, non?

.....

Cette nuit est étrange. Les lueurs qui filtrent sous le store de ma chambre sont parfois blafardes, parfois orangées à l'extrême, presque criardes et électriques.

Si je n'étais pas un adulte, j'aurais peur (lol, comme ils disent).

Même les bruits extérieurs sont démultipliés. Pas les bruits ordinaires de circulation; des bruits animaux, des grognements, des vagissements, des trucs qui font flipper.

Le temps s'étire, je frissonne. Je suis comme un gosse caché sous sa couette, faute de se cacher sous le lit. J'ai très envie de pisser mais je n'irai pas. Trop peur.

Je pense que j'ai fini par m'endormir malgré tout ça.

Le jour s'est levé, je suis éveillé, ce ne sont pas les bips bips stridents de mon réveil électronique qui m'ont fait ouvrir l'œil. C'est le carillon d'une vieille horloge Westminster qui m'a fait sortir du lit.

Je ne reconnais pas mon appart. je suis dans une maison minière. Je pousse la porte de la chambre. Le sol est carrelé de pavés de ciment colorés. Une vieille cuisinière Godin trône dans l'unique pièce de vie. Il fait froid, elle est éteinte. Un bac à charbon, un tisonnier, des allumettes. Une petite table couverte d'un tissu à carreaux rouges, 4 chaises en bois toutes simples.

Je n'ai toujours pas pissé. Je me précipite dans la cour: une évidence. La cabane au fond du jardin !

Je suis abasourdi et au bord de l'implosion.

Une joie sans pareille m'envahit. Je me soulage en chancelant de bonheur. Pour peu, je me pisserais dessus.

je traverse la maison, la Westminster indique midi.

Je me précipite dans la rue.

Ils sont là. Ils papotent, plaisantent, boivent un verre, sourient . Quel bonheur.

L'un d'eux me voit et m'appelle

- T'as l'air fin bénache, tiot. Vin ichi et assi'te.
- Qu'oque té bo, min tiot bradé ?
- ...???

Moralité : Si te n'veux pas t'intiquer dins l'berdoulle, ch'est à c't'heure qu'te dos vif'eut'vie.

N'te raconte pas d'cacoules. Ch'étoit nin mieux avant.

Moralité 2: Il vaut mieux boire el'goutte à deux que d'sin passer tout seu.

Traduction

Si tu ne veux pas t'enliser, vis ta vie aujourd'hui et ne t'isole pas.

ERIC

Il était une fois...

En des temps lointains,
au plus profond des océans,
vivait une famille de poissons Mola-Molus.

Pitipolus en était le puîné. Il n'avait de cesse de voguer du matin au soir, dans les profondeurs bleu marine de ces contrées limbiqes et limpides.
Épris de liberté, il était le petit de la fratrie le plus aventureux, le plus récalcitrant aux règles de la tribu: toujours à braver les interdits ou les prudentes recommandations de ses parents.

C'est ainsi qu'un jour de mauvais temps, Pitipolus parti arpenter son domaine aquatique immense et fabuleux, fut surpris d'être bousculé, brinquebalé, blackboulé par une mer déchaînée.
Il en perdit son chemin, ne retrouvant plus ses repères habituels, cherchant par monts et par vagues son rocher préféré, sa grotte marine adorée, ses amis chéris les Dragibus-de-toutes-les-couleurs.
Il lui fallut une bonne partie de la nuit pour retrouver la fosse marine familiale.

Passées les inquiétudes et digérés les reproches parentaux, Pitipolus sentit bien qu'un événement de grande ampleur se tramait: ses parents chuchotaient des paroles de catastrophe naturelle, de cataclysme écologique, de sécheresse planétaire, de... déménagement imminent!!

Ce fut le lendemain, au lever de mer, que la famille au grand complet prit le chemin de la terre ferme; décision difficile mais ô combien indispensable à la survie de l'espèce.
Le système planétaire était complètement dérégulé et les océans s'asséchaient irrémédiablement.
Vivre autrement, dans d'autres lieux, sous d'autres formes était la seule solution.

Pitipolus s'empressa d'emmener avec lui son doudou: une conque toute de rose vêtue, ourlée de plis et replis, dont l'intérieur était doux comme l'eau qui caressait sa peau depuis sa naissance.

Arrivée sur la terre ferme, la famille de Mola-Molus trouva un lieu de vie ou élire domicile: une montagne semblable à leur fonds marins, faite de monts et de vallons, de creux et de bosses.
Mais le changement fut difficile, le sommeil compliqué à trouver. Seul Pitipolis trouva l'apaisement en collant contre ses branchies son doudou-conque: il entendait SES bruits aquatiques, SES sons marins. Il parvenait ainsi à s'endormir, apaisé.

Les Mola-Molus firent comme lui: chaque soir, ils écoutaient la mer de leur ancienne vie, leur mère de naissance dans ces conques.

Et c'est depuis ces temps que nos oreilles ressemblent à ces coquillages, faits de circonvolutions improbables, d'ourlets tortueux, de cavités sombres et de conduits enfouis.

Défi 3 – Annie

Liberté.

Il était une fois une petite fille, Zoé, qui rêvait de liberté. Son désir le plus urgent était une bicyclette.

En effet, elle s'imaginait découvrir, respirer, observer toutes ces prairies qui partaient au-delà de sa maison.

Noël s'approchant, Zoé écrivit au Père Noël le priant de lui offrir ce cadeau si précieux !

Les jours se succédèrent et, enfin, le 24 décembre arriva.

Après le dîner, Zoé alla vite se coucher afin de pouvoir être plus vite réveillée, juste après le passage du messenger.

-Alors, tu ne veux pas te descendre ?

La maman de Zoé essayait vainement de la réveiller, elle ne se doutait pas à l'instant que la petite fille voulait continuer de rêver éveillée...

...Zoé se voyait pédalant vers de jolis endroits emplis de multiples fleurs colorées, odorantes comme chez Mamie Clarisse, elle s'arrêtait, ramassait ça et là, des petites mûres douces, sucrées, juteuses, aie une épine, elle entendait tous ces oiseaux qui voletaient et chantaient en même temps, elle s'imaginait caresser le museau de ces petits veaux, chaud et humide dont l'odeur du petit lait lui chatouillait les narines...

-Bon, ça ne fait rien, je vais donner tous tes cadeaux !

Zoé bondit d'un coup, elle dévala l'escalier et courut jusqu'au sapin.

Le papa était là, il attendait prêt à photographier.

Zoé ouvrit, ou plutôt déchira le papier qui entourait cette bicyclette magnifique.

« **ELLE** » était là, rouge, avec les 2 roues, les 2 pédales, la selle, le guidon, la sonnette et surtout la pompe à vélo, la bicyclette était complète.

-Maintenant, il va falloir apprendre à rouler, dit le papa ; il lui donna des conseils et tous deux sortirent dehors.

Tout allait bien, papa tenait la selle et Zoé pédalait. Zoé ne tombait pas.

Ils firent le tour du jardin pendant 10 minutes, 20 minutes, 30...1 heure...

Le papa, bien que patient, commençait à trouver le temps long. Il eut alors une superbe idée.

- Si tu ne pars pas seule cette fois, j'arrête, je prends ton vélo et je le scie en petits morceaux !

Zoé affolée détala, laissant son papa sur place, elle roula, non, elle fonça dans cette allée, puis soudain, elle réalisa qu'elle savait faire du vélo !

Zoé sentit monter en elle la joie de cette toute nouvelle liberté.

3 décembre – Défi n°3

Il était une fois au 19^{ième} siècle un château gigantesque situé dans les hauteurs d'un petit village du Massif central, très isolé des autres habitations. A l'intérieur vivait une famille unie, autour de ses parents, Killy âgée de sept ans, passait son temps libre à inventer de nouveaux jeux mais se sentait bien seule, il fallait en effet parcourir une longue distance avant d'arriver au château.

Le reste du temps, elle travaillait avec Mazarine, la préceptrice qui venait chaque matin à cheval lui faire classe.

Le père, William, était un riche propriétaire et vivait de ses rentes ; sa femme, Clarisse, s'occupait des bonnes œuvres et de la paroisse du village. Ses parents ne s'occupaient pas beaucoup de Killy, et la petite fille rêvait d'avoir une vraie amie.

Killy était une jolie petite fille qui rêvait de devenir une fée ; elle avait reçu pour Noël de sa marraine Jeanne un habit de fée magnifique, une robe bleue ciel à volants et en taffetas, et surtout une baguette magique en bois qu'elle voulait utiliser pour un tas de choses, avoir des amies, de nouveaux jouets... Découragée de voir que ses vœux ne se réalisaient pas, elle décida alors d'aller voir sa marraine, qui vivait dans une maison en pierres attenante au château.

Jeanne était une vieille dame, ses cheveux blancs tombaient autour de ses épaules, parfois elle les ramassait en chignon. C'était une ancienne archéologue qui s'était passionnée pour les Dieux Egyptiens. Elle avait eu la chance de visiter les Pyramides de Kéops, et de voir de près le tombeau de Toutankhamon. Elle avait écrit plusieurs ouvrages sur ses recherches, et sa maison était remplie de ses souvenirs de voyage. Sur la cheminée, trônait une statue en terre représentant le Dieu Osiris, roi du monde.

« Dis, marraine, pourquoi ma baguette ne me donne pas ce que je lui demande ? sa marraine la prenait alors sur ses genoux et lui expliquait de sa voix douce :

- Tu sais Killy, la vie est un long chemin, parcouru d'embûches, et les choses n'arrivent pas comme ça, il faut du temps et de la sagesse pour atteindre ses rêves.
- C'est quoi la sagesse Marraine ?
- La sagesse, Killy, c'est une qualité que l'homme acquiert au fur et à mesure qu'il vieillit, il se sert de son expérience, et il apprend à être moins exigeant. Les Dieux Egyptiens m'ont appris beaucoup sur la vie et bientôt je t'apprendrai les plus belles légendes de ce magnifique pays.
- Ça veut dire quoi exigeant, Marraine ?
- Exigeant c'est quand on ne se contente pas de ce que l'on a, comme toi par exemple mais il faut être patient, tout arrive dans la vie.

Killy prit un air bougon, et se mit à pleurer, ainsi c'était ça la vie ?

- Alors ma baguette ne me sert à rien ?
- Si elle t'a servi déjà car tu as reçu le plus beau cadeau, celui de la jeunesse, et tu verras en vieillissant comme c'est un beau cadeau ».

Killy sécha ses larmes et même si elle n'avait pas tout compris elle sentit en elle une joie indéfinissable, sa baguette magique, grâce à la sagesse de Jeanne avait produit ses premiers effets.

Il était une fois, une jeune fille qui souffrait beaucoup d'avoir à quitter l'enfant qu'elle était. Rosa, c'est son nom, était très timide mais accepta l'invitation d'une camarade à sa boom d'anniversaire.

La nuit était tombée depuis longtemps lorsque son père vint la chercher. Le trajet était long et Rosa, heureuse et fatiguée, avait hâte de regagner son lit.

Soudain, Rosa sursauta : un homme vêtu de sombre se déplaçait à côté de la voiture qui pourtant roulait vite. Il flottait dans l'air à hauteur de sa vitre et faisait de grands gestes en la regardant. L'homme volant lui souriait tout en faisant un signe de sa main signifiant « viens ».

La jeune fille avait très envie de voler et demanda à son père de s'arrêter. Naturellement, il refusa. L'homme était toujours en apesanteur, il gesticulait de plus belle pour engager Rosa à le rejoindre. Elle entreprit alors d'ouvrir le toit coulissant du véhicule et de s'y engouffrer pendant que son père essayait de la retenir en criant : « C'est trop dangereux, n'y va pas ». Rosa passa outre, et attrapa la main que l'homme volant lui tendait à travers l'ouverture. Et hop !

L'homme lui dit qu'elle n'avait rien à craindre, qu'il allait la guider jusqu'à un merveilleux endroit où elle se sentirait bien. Elle n'avait pas peur : L'homme lui tenait fermement la main. L'instant d'après Rosa filait à toute allure dans les airs. Son seul regret était de ne rien voir des paysages au-dessous d'elle car il faisait trop sombre et ils allaient trop vite.

Elle ne sentait ni le vent ni le froid, seulement l'ivresse que lui procurait la sensation d'avoir des ailes. Rosa était si légère, légère... Elle ferma les yeux pour mieux goûter ce plaisir.

Subitement, le vol s'arrêta. Ouvrant les yeux, Rosa découvrit qu'il faisait jour et que le soleil illuminait le paysage environnant. La jeune fille était posée sur l'herbe ; une clairière s'ouvrait sur une large allée bordée de hêtres aux feuilles chatoyantes. La cime des arbres s'élevait très haut vers l'azur. Ils devaient être millénaires, se dit-elle.

Mais où était passé l'homme en costume sombre ? Rosa l'appelait mais il ne se montrait pas. Elle commença à avancer dans l'allée baignée de lumière, en se demandant où elle pouvait bien se trouver. Tout en marchant, elle entrevit, au milieu des arbres, une jolie petite fontaine de pierres sculptées. Ça tombait bien, Rosa avait très soif. Elle s'approcha et au moment de plonger ses mains dans l'eau cristalline, la jeune fille distingua un objet qui miroitait au fond du bassin. Cela ressemblait à un petit coffret doré. Intriguée, Rosa plongea ses bras dans l'eau fraîche, plus profonde que ce qu'elle croyait ; mais elle ne parvenait pas à atteindre le petit trésor.

Pendant qu'elle réfléchissait au meilleur moyen de satisfaire sa curiosité, une voix se fit entendre. Quelqu'un l'appelait par son prénom. Soulagée d'avoir l'occasion de demander son chemin, Rosa suivit l'appel. Derrière les feuillages, elle découvrit un splendide château. A l'une des fenêtres, son guide lui faisait signe de la rejoindre. La jeune fille, avait beau marcher, elle n'arrivait pas à trouver le portail de la grille qui entourait la bâtisse. Elle longeait l'enceinte en courant presque, dépitée de ne pas trouver d'accès. Elle cria à l'homme volant de la faire entrer et, comme par magie, Rosa se retrouva à côté de son guide. Comment était-ce possible ?

L'homme ne répondit pas à sa question mais lui dit : « viens, on t'attend ». Il ouvrit une large porte à deux battants et Rosa se retrouva face à une grande assemblée d'hommes et de femmes, de tous âges, de toutes origines qui déambulaient tranquillement dans une salle magnifiquement meublée et décorée. Il y avait de l'or partout, dans les objets, sur les murs, dans les fresques du plafond... Des tables étaient dressées offrant un buffet à tous les convives qui discutaient joyeusement.

Les personnes présentes cessèrent de parler en apercevant Rosa qui était fort intimidée et se demandait ce qu'elle faisait là. Une femme souriante, s'approcha de la jeune fille et lui dit : « Rosa, tu es notre invitée. Sois la bienvenue. Tu es ici parce que tu l'as désiré très fort. N'aies pas peur, nous ne voulons que ton bien et allons maintenant te révéler tout ce que tu désires savoir ». Toutes ces personnes faisaient preuve d'égards et de chaleur humaine envers Rosa qui se sentit tout de suite rassurée. La conversation s'engagea avec plusieurs d'entre elles. Un hôte répondit à la question qui préoccupait la demoiselle : « Il y a un secret dans le coffret au fond de la fontaine. Il contient toute la connaissance de l'Univers. Et un jour prochain, cette connaissance te sera donnée ».

- Quand ? ? interrogeait Rosa impatiente d'en savoir plus.
- Lorsque tu seras prête.
- Comment ?
- Tu apprendras à purifier ton mental et écouter ton âme qui te parle à travers tes intuitions. Alors ton cœur s'épanouira comme une fleur dans la rosée du matin et tu respireras le parfum de la Connaissance,

Chacun leur tour, les membres de l'assemblée lui donnèrent un petit morceau de savoir que Rosa dégustait comme les friandises répandues sur la table. Elle se sentit remplie de toutes sortes d'émotions qui nourrissaient son désir d'apprendre, encore et encore. Passionnée par ces révélations, la jeune fille montrait sa joie et son enthousiasme, ce qui réjouissait les invités.

Après quelque temps, son guide vint vers elle ; La rencontre s'achevait. Rosa, regrettait de ne pouvoir rester parmi ces êtres si bienveillants mais remercia sincèrement pour l'accueil reçu et dit qu'elle s'empresserait de partager toutes ces révélations.

Son guide, la regarda alors intensément et sans un mot, posa ses mains sur les épaules de la jeune fille, la fit pivoter lentement vers le mur où se trouvait un grand miroir. Rosa vit son reflet mais sursauta en découvrant que son visage était sans yeux, sans bouche et sans oreilles.

Son sursaut la réveilla. Son père le secouait gentiment en disant : Réveille-toi, on est à la maison.

A partir de ce jour, la vie de Rosa ne fut plus jamais la même. Elle décida qu'il était temps de grandir. La jeune fille n'avait plus peur d'ouvrir les yeux sur le vaste monde plein de promesses.

Martine MASQUEREL

Il était une fois un matin, elle aussi, elle aime les matins ...

Mais ce matin est un de ces matins qui oscille entre la lumière, inonder le monde de clarté et l'obscurité qui aimerait rester encore un peu.

Bon allez là t'arrêtes un peu de tergiverser, il faut y aller, tu ne vas pas encore parler des matins, des matins et encore des matins. Allez hop tu déguerpis de ton lit

En fait hier elle a fait une rencontre incroyable, elle se baladait comme elle le fait souvent, derrière la maison, et elle a entendu, comme le disent certains, le hurlement du loup mais elle, elle a plutôt envie de parler du chant du loup.

Elle n'a pas eu peur, elle est partie, elle a suivi ce qu'elle entendait, plus elle avançait et plus le chant diminuait, comme pour ne parler qu'à elle, comme pour la guider, c'était une plainte, un chuchotement et elle les voit, un grand loup entre le gris et le blanc, allongé, une tache rouge salit, enlaidit son poil magnifique, il a deux trous rouges au côté droit.

Maintenant tu te prends pour Rimbaud et le dormeur du Val,

Et à côté de lui apeuré un louveteau, si beau.

Le loup la regarde, ses yeux l'implorent, elle le caresse, le rassure, oui elle s'occupera de son petit, elle le promet. Mais comment faire, elle a 10 ans, elle habite en montagne avec ses parents, c'est l'hiver, jamais ses parents ne voudront le garder, ici le loup est un sujet dangereux, les éleveurs de brebis du coin ne comprendraient pas.

Elle, elle est fascinée, elle en a rêvé, elle l'appivoisera

Mais bien sûr, c'est le tour du petit prince et son renard . La petite princesse et le loup. Heureusement l'hiver est là, alors nous n'aurons pas la rose qui entre en scène.

Quel allié, peut-elle trouver ? Quelqu'un doit l'aider, quelqu'un qui connaît la montagne, les animaux, qui pourrait lui expliquer, lui parler de la vie des loups, quelqu'un de curieux comme elle. Quelqu'un qui connaît tout le monde et saurait convaincre ses parents, les habitants du village. Elle a trouvé, son grand-père,

Et allez, La petite Heidi. arrive, La petite fille, la montagne et le grand-père.

Elle a tenu sa promesse, il faut toujours tenir les promesses que l'on fait !!!

Elle a mis son grand-père dans sa poche, ses parents aussi, les éleveurs de brebis non mais on s'en fout. Ils vécutent heureux et eurent beaucoup d'enfants.

Bon là c'est n'importe quoi ta fin, mais elle finit bien...

Isabelle

Le petit passereau

Il était une fois un étourneau sansonnet jeune, innocent, paré d'un plumage noir, brillant avec de nombreux reflets verts et violets dont le souci principal était de se nourrir.

Papa et maman-oiseaux perchés sur la branche d'un arbuste voisin, tout en le surveillant de près lui laissaient faire l'apprentissage de son autonomie alimentaire.

Donc notre petit passereau comme tout bon prédateur, picorait sans arrêt dans la pelouse à la recherche de ces petits insectes tout noirs, ventrus qu'il adorait capturer avec son long bec jaune très pointu.

Ce matin-là, la pelouse bruissait de multiples sons stridulants ce qui signifiait que les grillons étaient sortis de leur trou.

Je vais me régaler, j'ai beaucoup de chance pensait-il car les grillons ont bien des ailes comme moi mais ne se déplacent qu'en sautant. Je suis bien plus malin qu'eux, pas de doute possible! Ce sera un véritable festin!

Aussitôt dit aussitôt fait, il appliqua sa méthode infaillible selon lui, qui consistait à se jeter sur le grillon pour le dévorer aussitôt capturé.

Le premier essai se solda par un échec car notre petit insecte bien que trapu se faufila dans le premier trou qu'il venait de quitter, dès qu'il vit son ennemi fondre sur lui.

Pour autant l'étourneau ne se découragea pas et alla un peu plus loin en appliquant la même méthode car de toute façon les élytres des grillons ne leur servent pas à voler.

Rassuré par sa puissance et sa rapidité il continua sa quête. Une quête très courte car les insectes pullulaient, il avait le choix du roi. Ça chantait et ça courait partout sur l'herbe verte.

Très sûr de lui, il fonça sur son futur repas mais au même moment un gros matou noir jaillit de la haie voisine bondit sur les parents étourneaux qui avaient vu le danger que courait leur petit.

D'un seul coup de patte, le félin tua papa et maman qui s'étaient approché pour le protéger.

Non seulement il y avait des plumes partout sur le terrain mais le beau chat noir prit ses deux trophées dans sa gueule pour aller les déposer devant la porte de ses maîtres.

Effrayé, notre volatile s'envola à tire d'ailes bien chagriné de ne plus voir ses parents qui avaient disparu avec le chat mais surtout déçu de n'avoir rien mangé.

Il apprit ainsi qu'il ne faut jamais sous-estimer un plus petit que soi.

Il venait de comprendre que tel est pris qui croyait prendre!

Donc, il fera même attention aux araignées et aux sauterelles qu'il adore manger: mieux vaut être méfiant à l'avenir se dit-il.

Marie-Claude

Noé n'a plus peur

Lucie Korti

Il était une fois, un jeune garçon qui était très gentil. Tellement gentil qu'il voulait, plus tard, faire un métier qui lui permettrait de donner de l'argent aux hommes.

Mais d'ici là, Noé devait apprendre à lire, écrire et compter. Aussi, chaque matins et soirs, il longeait une petite route bordée de grands arbres, pour se rendre à l'école du village.

Parfois, il arrivait en classe avec quelques secondes de retard, parce que le gentil Noé était aussi distrait. S'il entendait une mésange gazouiller au-dessus de sa tête, il s'arrêtait pour mieux l'entendre. Si une file de fourmis traversait la route devant lui à la queue-leu-leu, il s'arrêtait encore, pour mieux les observer. Mais il finissait toujours par se rendre compte qu'il flânait, et il reprenait son chemin, en courant très vite. Aussi vite qu'un guépard.

Un soir d'hiver, sur le chemin du retour, alors qu'il s'enfonçait dans le bois sombre, deux grands gaillards bondissant de derrière un buisson le stoppèrent. Ils étaient bien plus grands que lui, et Noé ne les avait jamais vus auparavant.

Le premier, celui avec une crête rouge sur la tête qui le faisait ressembler à un coq, dit d'une voix menaçante en tournoyant autour de Noé :

— Où vas-tu comme ça, petit blondinet... ?

Noé n'était pas dupe, l'autre suait de méchanceté, et il resta muet. Noé avait peur. Son cœur cognait fort dans sa poitrine, ses mains étaient moites, il avait l'impression qu'elles étaient en train de fondre comme une motte de beurre oubliée au soleil. Il pressentait que ces deux sauvages-là étaient plus menaçants que les bêtes mystérieuses qui se cachaient parfois dans la forêt. Tétanisé, il ne bougeait pas.

Le deuxième, avec son écharpe de tête de mort noué autour de son cou, tout aussi odieux que le premier, s'approcha à son tour.

— Mon copain t'a posé une question, blondinet. Réponds ! postillonna-t-il.

Noé avait la trouille, et alors qu'il aurait pu simplement s'enfuir pour leur échapper, la peur le figeait sur place. Il était incapable de bouger un seul orteil.

Les deux brutes sanguinaires qui ne cherchaient qu'à exercer leur haine sur un innocent sans défense, s'acharnèrent soudain sur le pauvre Noé, qui s'écroula bientôt sous leurs coups.

En ricanant, les deux disaient :

— Tu n'es qu'une baltringue ! Tu n'es qu'une baltringue !

Noé attendit que les deux énergumènes disparaissent pour se relever. Son ventre lui faisait mal. Il essuya d'un revers de manche le filet de sang

qui s'écoulait de sa bouche.

Puis, honteux, il rentra à la maison.

Il raconta sa mésaventure à son frère Rémy qui l'y avait obligé en le voyant taché de sang.

— J'ai une idée, Noé. Demain, si tu les croises à nouveau sur ton chemin, tu devras te défendre. Prends ça dans ton sac.

— Merci, mais...je ne peux pas prendre ta manette périphérique, tu y tiens trop !

— Prends-la, je te dis ! Et dès que l'un d'eux s'approche, tu le frappes à la tête !

Le lendemain, Noé traversa courageusement le bois sombre, en priant pour ne pas voir surgir les deux brutes. Parce qu'il sait qu'il n'utilisera pas la manette de son frère. Parce qu'il ne veut pas risquer qu'elle ne se brise.

Comme il l'avait pressenti, les deux balourds étaient là, à l'attendre, et prirent un malin plaisir à le terrifier de nouveau, en l'encerclant :

— Bonjour Blondinet... Montre-nous ta petite tête aujourd'hui... Tu as un bleu de rien du tout là...

Et vlan, Noé s'écroura de nouveau au sol, assommé par les coups.

Quand il fut seul, il se releva. Puis, honteux, il rentra à la maison.

Il raconta sa mésaventure à son deuxième frère Bastien qui l'y avait obligé en le voyant avec sa chemise déchirée.

— J'ai une idée, Noé. Demain, si tu les croises à nouveau sur ton chemin, tu devras te défendre. Prends ça dans ton sac.

— Merci, mais...je ne peux pas prendre ton multimètre, tu y tiens trop !

— Prends-le, je te dis ! Et dès que l'un d'eux s'approche, tu l'étrangles !

Le lendemain, la peur au ventre, Noé retraversa avec bravoure, le bois sombre, en priant pour ne pas voir surgir les deux molosses. Parce qu'il sait qu'il n'utilisera pas le multimètre de son frère. Parce qu'il ne veut pas risquer qu'il ne se casse.

Comme il l'avait pressenti, les deux sots étaient là, à l'attendre, et prirent un malin plaisir à l'effrayer encore une fois, en l'encerclant :

— Bonjour Blondinet... Montre-nous ta petite tête aujourd'hui... On t'a à peine égratigné hier dis-donc, on va arranger cela....

Et vlan, Noé s'écroura de nouveau au sol, engourdi par les coups.

Quand il fut seul, il se releva. Puis, honteux, il rentra à la maison.

Il raconta sa mésaventure à son troisième frère Quentin qui l'y avait obligé en le voyant avec une chaussure manquante.

— J'ai une idée, Noé. Demain, si tu les croises à nouveau sur ton chemin, tu devras te défendre. Prends ça dans ton sac.

— Merci, mais...je ne peux pas prendre ton casque de moto Shark, tu y tiens trop !

— Prends-le, je te dis ! Et dès que l'un d'eux s'approche, tu lui donnes un gros coup de boule !

Le lendemain, la peur au ventre, Noé re-retraversa vaillamment le bois sombre, en priant pour ne pas voir surgir les deux crétins.

Parce qu'il sait qu'il n'utilisera pas le casque de son frère. Parce qu'il ne veut pas risquer de le rayer.

Comme il l'avait pressenti, les deux étaient là, à l'attendre, et prirent un malin plaisir à le torturer en l'encerclant :

— Bonjour Blondinet... Montre-nous ta petite tête aujourd'hui... Tu es un peu trop frais à notre goût, on va te noircir un peu ...

Et vlan, Noah s'écroula de nouveau au sol, abasourdi sous les coups.

Quand il fut seul, il se releva, puis, honteux, il rentra à la maison.

Il raconta sa mésaventure à ses parents qui l'y avait obligé en le voyant couvert de bleus au visage, les yeux explosés et la lèvre fendue.

C'en était trop ! Sa mère exigea qu'il porte sur lui une bombe lacrymogène. Quant à son père, il lui donna ses couteaux japonais Kai.

Mais, tous pouvaient bien essayer de l'aider en lui donnant des armes, ce qui manquait cruellement à Noé, c'était la confiance en lui.

Par chance, le lendemain, tandis que les deux zigotos l'attendaient au détour du bois, comme les autres soirs, une femme apparue. Féline, sensuelle, dotée d'une force et d'une agilité mystérieuses, elle se rangea aux côtés de Noé. Il était le seul à l'apercevoir.

Noé n'en revenait pas. C'était Catwoman en chair et en os.

Elle lui souffla alors dans l'oreille ces quelques mots :

— Noé, à partir d'aujourd'hui, plus personne ne te fera de mal. Pose ta main sur la mienne, là... Au nom de tous les pouvoirs qui me sont conférés, je te fais chevalier du courage. À présent, tu vas redresser tes épaules, bomber le torse, et avancer vers l'ennemi en les regardant droit dans les yeux, avec un air féroce, assuré, et déterminé.

Noé fit d'abord un pas hésitant vers l'ennemi qui lui faisait face. Puis encouragé par Catwoman à ses côtés, il en fit un deuxième. Et un troisième. Et quand il vit que ses agresseurs reculaient à chaque pas effectués vers eux, et qu'ils détalèrent finalement comme des lapins, Noé

se sentit libre et fort. Catwoman venait de l'aider à se libérer de ses peurs.

Depuis ce jour-là, on n'embêta plus le jeune garçon, parce qu'il suffisait d'un regard pour que l'on voit en lui, une confiance inébranlable.

Les citrouilles de Jack

Il était une fois le petit village isolé de Pumpkin. La population était pauvre. Elle vivait seulement du bois, pour cuisiner et chauffer les maisons et de la boutique de bougies au bout du village. Celle-ci permettait d'illuminer les tables ou seulement des navets et pommes de terre en ornés les contours. La famine était très présente depuis bien des années.

Le mois d'octobre était le pire, car il y faisait nuit du 1er au 31.

Tous les habitants espéraient faire pousser des citrouilles depuis des années mais rien. La couleur orange n'était présente que sur leur visage. Tous les habitants étaient roux. Tous sauf un. Jack, 9 ans était le fils de "la rouquine des bougies" comme le nom de la boutique. Sa mère tenait la fabrique de bougies. Elle était rousse mais pas son fils. Il avait des cheveux châtain. Pour tous, il devait tenir cela de son père, un homme disparu depuis des années.

Jack se sentait seul. Victime, chaque jour des moqueries et insultes de ses camarades d'école ou du reste de la population, il était heureux dans peu de moments. C'était lorsqu'il allait au potager de son père avec son hamster, Alfred.

Après l'école, il y passait tout son temps. Prenant soin des grosses pousses plantées autrefois par son père, il les cueillait pour leur sculpter de beaux visages souriants. Il s'imaginait que ces gros légumes étaient des amis.

Comme tous les ans, le mois d'octobre arriva et le soleil laissa place au froid de la nuit. Cette période sombre était la préférée de Jack. Pendant un mois, l'obscurité dissimulait ces cheveux et il avait l'impression d'être comme tout le monde.

La dernière semaine du mois, la nuit devint encore plus sombre, le vent soufflait si fort que même les feux de cheminée s'éteignaient. Les bougies de la ville ne tenaient pas et la nourriture se réduisait à vue d'œil. L'espoir diminuait.

Pourtant, un endroit était encore éclairé : le potager de Jack.

Intriguée sa mère, pénétra dans ces lieux pour la première fois et constata que l'impossible c'était produit. Jack avait fait pousser des citrouilles, des tas de citrouilles et qu'il en avait sculpter certaines où la flamme d'une bougie résistait aux vents.

À ce spectacle, elle tomba à genoux et pleura.

- Pourquoi pleures tu maman ?

- Ce n'est rien mon garçon. Je pleure de joie car tu as sauvé le village. Grâce aux citrouilles, nous allons pouvoir tous nous nourrir, nous éclairer et nous réchauffer.

Ce jour là, Jack et sa mère installèrent des citrouilles illuminées sur le long de la route. Ces lumières intrigant les habitants, ils les suivirent jusqu'à la boutique où les attendaient d'autres légumes illuminés et des plats à la citrouille. Ce rassemblement dura jusqu'au dernier jour du mois et même davantage. Et les graines des citrouilles de Jack furent plantées dans tous les jardins

Depuis, chaque année à Pumpkin, nous célébrons les citrouilles : salades de citrouilles, tartes et gratins, friandises....

Ce festival de la citrouille dure tout le mois d'octobre et un défilé de la mairie jusqu'à la boutique est organisé. Chaque fois, c'est Jack, le sauveur du village, qui est en tête avec sa citrouille illuminée, tel un guide vers le chemin du bonheur.

En gardant espoir et confiance, Jack a enfin été accepté et a trouvé le vrai bonheur.

C'est ainsi que la légende de la citrouille de Jack est née.

Défi 3. Laurence Legrand

Il était une fois, il y a très très longtemps au fin fond de l'univers, une toute petite planète oubliée de tous.

Elle n'apparaissait sur aucune carte, personne n'en parlait, comme si elle n'existait pas.

Et pourtant, elle était bien là, à des milliers d'années lumière de la galaxie où des milliers de planètes, d'astres et d'astéroïdes se côtoyaient, se tournaient autour les uns les autres dans un ballet minuté et savamment orchestré par le grand Maître.

Elle se sentait bien seule, perdue dans ce grand espace sombre et noir à donner le vertige, tandis que ses soeurs s'amusaient à jouer dans la voie lactée.

Le soleil lui rendait visite de temps à autre et lui réchauffait le coeur un court instant, le temps de lui faire un clin d'oeil.

Patience mon enfant, ton heure viendra bientôt.

Oui père, répondait-elle à chaque fois, avant de se replonger dans la nuit froide et noire.

Dans ce silence et dans ce vide, elle sentait néanmoins une présence douce et maternelle, et percevait un mouvement autour d'elle, comme un va et vient régulier qui s'accroissait et puis diminuait.

Elle se sentait envahie de paix et d'amour. La solitude lui semblait moins pesante.

Le temps passa, bien que cette notion n'existait pas vraiment dans son univers.

Les visites de son père se faisaient de plus en plus fréquentes et la présence invisible de sa mère se fit de plus en plus précise au travers des mouvements réguliers des ondes qui l'entouraient.

Puis un jour, elle comprit qu'elle était prête car elle fut invitée à rejoindre la Voie lactée.

Le grand jour était arrivé. Des milliers d'années s'étaient écoulées et il était temps qu'on la baptise.

On lui donna le prénom de Luna.

Elle n'était pas la seule à être baptisée ce jour là. On lui présenta la planète Terre et on leur dit qu'ensemble, elles allaient permettre à la Vie de se manifester.

Ensemble, elles seraient à l'origine de la création.

Et toutes les planètes de l'univers aideraient à la tâche: Jupiter, Mars, Vénus, et tant d'autres avaient été invités et regardaient avec joie les enfants chéris à qui l'on venait de confier la plus grande mission de tout l'univers et au delà.

C'était une tâche importante et unique.

Luna contribuerait au développement de la Vie sur Terre en lui imprimant ses rythmes. Par le battement de son coeur aimant, elle permettrait à la création de déployer son imagination. Elle allait participer au grand oeuvre du grand Maître dont ils étaient tous la manifestation.

Luna était heureuse et fière de faire partie de cette aventure.

Elle se sentait belle et chanceuse.

Elle se dit que ces milliers d'années de solitude avaient valu la peine.

Avec sa nouvelle amie la Terre, elles dirent au revoir à leurs aînées et s'installèrent à l'endroit choisi.

Une nouvelle vie allait commencer.

DÉFI 3 - Betty

Il était une fois une jeune fille prénommée Parfaite.

Ses parents, la princesse et le prince Huberlulu la trouvèrent tellement « parfaite » en tout point, qu'ils décidèrent de la baptiser ainsi.

Il est vrai, que du haut de ses quinze ans, cette jeune fille mince, aux boucles d'or et aux yeux couleur de miel était tout simplement magnifique. Lorsqu'elle marchait, son port de tête était haut et sa démarche aérienne. Ses gestes étaient délicats.

La seule ombre à ce tableau était son caractère impétueux et prétentieux. Le mot empathie ne rentrait pas dans son vocabulaire.

Elle n'avait pour ainsi dire pas d'amis ; tout juste tolérait-elle la présence de Camomille, une jeune fille calme et apaisante auprès d'elle.

De plus, elle méprisait les personnes qui n'étaient pas de sa condition. Le seul compagnon qui avait droit à tous ses égards étaient son chat Meringue.

Ses parents ne comprenaient pas pourquoi leur fille unique était aussi tyrannique. Ils lui avaient pourtant tout offert pour la satisfaire ! Là résidait certainement le problème...

Un matin comme les autres, Parfaite se promenait avec son chat tenu en laisse ; au bord du lac attendant au château de ses parents. Elle avait refusé toute autre compagnie. Sa mère, la princesse Huberlulu lui fit, comme à son habitude mille recommandations tout en la regardant s'éloigner. Parfaite n'avait pas écouté un traître mot de ce qu'elle lui avait dit. Elle trouvait ses parents gentils mais terriblement ennuyeux.

Au loin, elle aperçut la barque qui gisait sur le bord. Son père s'en servait pour pêcher, à ses heures perdues, le poisson du lac. De surcroît, très facile à attraper puisque régulièrement, le gardien du château était tenu d'en lâcher de grandes quantités dans les eaux. Ceci pour éviter au prince toute frustration. Ainsi, sa pêche terminée, il rentrait fièrement montrer ses poissons à son épouse. Il la trouvait, la plupart du temps, à son boudoir, occupée à broder des mouchoirs et autres tissus.

Revenons à notre demoiselle Parfaite. Faisant fit de toute interdiction, elle décida de monter à bord de la barque avec son chat Meringue. C'était une grande et belle barque couleur or. Tout en poussant l'embarcation à l'eau, elle mouilla sa robe et ses chaussures. Mais elle s'en moquait bien ; toute occupée à braver l'interdit.

Meringue était moins enthousiaste...Mais sa maîtresse le tenait fermement par la laisse et il dût se résigner à la suivre.

Elle pagayât du mieux qu'elle pût. Mais la tâche se retrouva ardue. Pour avoir les mains libres elle avait enroulé la laisse de son chat autour de sa cheville.

Meringue, ainsi prisonnier, commença à s'agiter dans tous les sens accompagnés de miaulements déchirants. Tant est si bien qu'il fit basculer en arrière Parfaite qui manqua de tomber à l'eau !

Sa chute permit à la laisse de se libérer de sa cheville et le chat dans un mouvement de panique, sauta à l'eau ! Il se débattit énergiquement pour maintenir son museau hors de l'eau !

Parfaite s'époumonna à appeler à l'aide car elle ne savait pas nager et ne pouvait donc porter secours à son chat tant aimé.

Il faut croire que c'était son jour de chance. Le palefrenier du château arrivait à cheval. C'était l'heure de sortie du canasson. Son rôle était de le soigner et de lui dégourdir les pattes tous les jours.

Il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre la scène qui se déroulait devant ses yeux.

La demoiselle parfaite, si détestable à ses yeux était en difficulté.

Il sauta de son cheval, se jeta à l'eau tout habillé, nagea jusqu'à Meringue qu'il attrapa par le cou.

Entre deux coups de griffes, il réussit à le ramener sur le bord et l'enveloppa dans sa veste de cavalier.

Parfaite pagayât énergiquement jusqu'à la rive et les rejoignit aussitôt. Elle serra son chat contre elle, en lui demandant pardon de sa bêtise. Puis, elle se tourna vers le palefrenier et prit conscience que sans lui, Meringue se serait noyé. Elle le remercia encore et encore tout en essuyant ses larmes de reconnaissance.

Depuis ce jour, Parfaite opéra un changement radical. Elle était devenue humble ! Ses parents étaient heureux de voir qu'enfin leur fille se comportait courtoisement avec tout le monde.

Elle avait enfin compris que dans la vie, « on pouvait toujours avoir besoin d'un plus petit que soi » !

La ronde des champignons

Il était une fois une jolie petite fille nommée Justine qui faisait la fierté de ses parents. C'était sans conteste la plus jolie d'un village breton situé à la lisière de la forêt de Brocéliande. Dès sa naissance, tous furent persuadés qu'une fée marraine s'était penchée sur son berceau pour lui offrir la beauté, la grâce et ce qui s'affirma plus tard, l'intelligence.

Justine vivait dans un foyer modeste. Albert, le père charbonnier et Célestine, la mère qui restait au foyer pour s'occuper de la famille composée de cinq enfants : trois garçons, Pierre, Jean et Jacques âgés de onze à huit ans, Justine qui allait avoir sept ans et la toute petite dernière, Marie, deux ans. La mère avait beaucoup à faire pour tenir la maison d'une aussi grande famille. Elle se faisait beaucoup de souci pour son aîné. Autant ses autres enfants ne lui apportaient que du bonheur, autant elle se désespérait avec Pierre.

Depuis les temps anciens, on raconte au village que des jeunes filles imprudentes attirées par de mauvais esprits s'aventurent dans la forêt les nuits de pleine lune pour ne jamais plus revenir. On prononce le nom de ces créatures à voix basse. Ce sont les korrigans. Les enfants ont appris de leurs parents à les craindre. On les décrit comme des êtres de petites tailles, malfaisants, aux nez crochus.

Il se racontait au village que Célestine, alors âgée de dix-sept ans, s'était enfoncée par une nuit de pleine lune dans la forêt et qu'elle n'était réapparue que deux jours plus tard sans pouvoir expliquer sa disparition. Son mariage avec Albert avait été précipité puis elle avait accouché de Pierre neuf mois après le retour de son étrange réapparition. Pierre, de physique ingrat, avait mauvaise réputation au village, toujours le premier à faire des mauvais coups. La forme de son nez ne devait rien aux bagarres qu'il déclenchait souvent. Bien qu'aîné de la fratrie, il demeurait moins grand que son petit frère. Les rumeurs étaient tenaces dans le village. Albert qui était la bonté même s'efforçait de les ignorer et ne faisait aucune différence entre ses enfants.

Pierre était particulièrement méchant avec Justine mais celle-ci lui pardonnait tout et très souvent le défendait. Elle était bien mal récompensée par ce frère ingrat. Pourtant, un jour il fut des plus gentils avec elle. Alors qu'à l'habitude il lui interdisait de venir jouer avec lui, il invita sa cadette à le suivre.

- Où m'emmènes-tu ? lui demanda-t-elle
- Suis-moi, j'ai une surprise pour toi, lui répondit-il

Pour une fois il était aimable avec elle. Justine était ravie. Elle le suivit sans rien dire même quand son frère s'engagea sur un sentier bien tracé dans la forêt. Un corbeau qui brusquement s'envola derrière elle en croassant lui fit pivoter la tête. Quand elle se retourna, elle resta figée. Le sentier avait disparu, partout autour d'elle se dressait un mur de fougères à la hauteur de ses épaules. Elle eut beau appeler son frère, elle ne reçut aucune réponse. Elle prit conscience qu'il l'avait abandonnée. Elle était perdue. Elle se mit à tourner sur elle-même, complètement paniquée. Elle se remémora les histoires entendues au cours de veillées, les filles qui disparaissaient englouties à jamais dans cette forêt.

Soudain, elle entendit une musique qui semblait très proche. Sans hésiter, elle s'avança dans les fougères qui s'écartèrent au rythme de sa progression. Elle arriva au bord d'une large clairière. C'est alors qu'elle aperçut un joueur de pipeau. Un garçon pas plus grand qu'elle, d'une blondeur encore plus claire que la sienne, coiffé d'un long bonnet vert, vêtu d'un gilet rouge et d'un pantalon en cuir marron clair que recouvraient jusqu'à mi-mollet des bottes rouge vif. Elle n'osait s'engager plus avant. Le garçon s'arrêta de jouer et lui fit signe de la main. Mais elle resta immobile.

- Viens me rejoindre Justine, n'aie pas peur

Surprise, elle répondit :

- Mais tu connais mon prénom ?
- Bien sûr, tu es la sœur de Pierre.
- Tu connais mon frère ?
- Oui depuis longtemps
- Et toi, tu t'appelles comment ?
- Appelle-moi Martin

Dès qu'elle fut à côté de lui, il lui dit :

- Suis moi

Il s'avança en dansant et se mit à chanter accompagné par le son du pipeau dont les notes sortaient sans même le porter à ses lèvres :

- Danse sur un pied, puis sur un autre, un champignon va se dresser !

Il s'arrêta, un champignon venait d'apparaître à ses pieds.

Il continua de la même façon, et à chaque fois un champignon sortait de terre. La peur avait disparu, Justine dansait au rythme de la musique et du chant qu'elle entonnait avec lui :

- Danse sur un pied, puis sur un autre, un champignon va se dresser

Au bout d'un moment, ils s'arrêtèrent. La danse avait tracé un cercle de champignons. Elle s'écria :

- Comme ils sont jolis. Je peux les ramasser ?

- Non Justine, pas ceux-là.

Martin porta son pipeau à la bouche et se mit à jouer un air si mélodieux qu'elle en fut transportée. Elle ferma les yeux et ne les rouvrit qu'à l'instant où il cessa de jouer. Martin lui dit :

- Celui-ci tu peux l'emporter

Un autre champignon avait poussé au centre du cercle. Contrairement aux autres tous d'une blancheur immaculée, celui-ci, plus petit était d'un beau rose pastel.

- Oh qu'il est joli, s'exclama-t-elle, je peux le croquer ?

- Une autre fois. Celui-ci il tu le donneras à ton frère

- D'accord, mais comment vais-je rentrer, je suis complètement perdue

- Ne t'inquiète pas, les fougères vont te guider.

Elle alla cueillir le champignon.

- Merci Martin, mais je ne peux vraiment pas le partager avec mon frère ?

- Non, même s'il te paraît très bon, crois-moi, seul Pierre peut l'apprécier. Allez, file, n'attends pas la nuit.

- On se reverra Martin ?

- Si le besoin s'en fait sentir, tu le sauras.

Il lui désigna d'un geste de la main la direction à prendre. Comme il lui avait dit, les fougères s'écartèrent pour la guider vers son village. Arrivée près de sa maison, Pierre se battait avec deux autres enfants. Quand il aperçut sa sœur, il lui dit d'un ton hargneux :

- Ah, tu as quand même réussi à rentrer ! Qu'est-ce que tu tiens dans la main ?

- C'est un champignon

Il le lui arracha violemment de la main, le sentit et dit :

- Tu te fous de moi, c'est une meringue

Il ne pouvait résister à la tentation de ce genre de pâtisserie. Plusieurs fois, il avait été surpris à en voler dans la boulangerie. Il l'enfourna goulûment dans sa bouche et l'avalait. Quelques secondes après, il s'écroula au sol et s'évanouit.

L'événement fit grand bruit dans le village et alimenta une nouvelle légende. Justine devint professeur des écoles. Éloignée de sa région pendant quelques années, elle put enfin obtenir un poste dans son village. Passionnée de musique, elle raconta en chanson cette belle histoire qu'elle avait intitulée « La ronde des champignons ».

Le plus extraordinaire fut ce qui se déroula après cette fameuse journée. Le médecin appelé d'urgence au chevet de Pierre se perdit en conjectures. Il ne constata rien d'anormal, sauf que Pierre semblait plongé dans un sommeil profond. Le jour suivant, il se réveilla ne se souvenant de rien. Par la suite, lui qui passait pour un cancre ne quittait plus le classement de tête de sa classe. Lui qui rechignait à la moindre tâche demandée, redoubla d'efforts pour aider sa mère. A l'adolescence il était transformé. Sa prestance faisait tourner la tête des filles de tout le village. Il était devenu le grand frère adoré de la famille.

On murmure que certains jours de printemps, Justine disparaît une journée entière seule dans la forêt et revient avec un panier rempli de champignons.

Michel C

Défi #3 – Paul Béland

Il était une fois, une journée froide d'hiver,
La petite fille du roi, agitée, pleine de vie,
Désirant jouer dehors pour y bâtir un abri,
S'habilla rapidement de son habit vert

« Où vas-tu, jeune fille? »
Lui demanda son père
« J'vais bâtir un repaire! »
Répondit sa pupille

« Il fait très froid dehors », suggéra son père
« Mes gants verts, je vais mettre », ajouta la petite
« Hmm, tu dois protéger tes pouces, tes auriculaires »
« Ben non », dit-elle en sortant aussi vite

Au départ, tout allait rondement, le repaire prenait forme
L'habit vert assurément, ses joues rouges comme des pommes
Ses gants verts creusaient bien, ses menottes qui s'adonnent
Au plaisir de la neige, les flocons qui foisonnent

Le travail acharné
Les gants verts tout mouillés
Il faut bien décider
Arrêter ou geler
Il est temps de rentrer
Sans finir son terrier
Les menottes empotées
Pour les faire dégeler

« Papa, papa, mes mains sont gelées
J'ai mal, j'ai mal, ...peux plus les bouger »
« Bien sûr, bien sûr, je vais les chauffer
Tu vois, tu vois, elles vont vite gigoter »

« Maintenant tu le sais
Par temps froid et frisquet
Les mitaines, c'est parfait
Pour dehors, tes projets »

Défi du jour (3) : Il était une fois...

Il était une fois un jeune garçon pas comme les autres, il était si différent que même ses parents avaient du mal à le cerner. Malheureusement ce jeune garçon n'avait pas beaucoup d'amis, non seulement les enfants de son âge étaient indifférents à sa présence, mais en plus il refusait de mentir ou de faire semblant ce qui ne facilitait pas son intégration.

Que se passait-il vraiment dans sa tête ? était-il heureux ? chaque jour sa mère se posait cette même question, toute maman ne rêve-t-elle pas de voir ses enfants heureux ? C'est alors qu'elle fit part de ses inquiétudes sur le bonheur de son fils à son charmant époux, un chercheur invétéré. Il lui proposa alors de tester ses découvertes scientifiques : cette nuit nous partirons dans ses rêves.

Ainsi, la nuit tombée et le jeune garçon endormi, sa mère et son père se connectèrent à système nerveux de leur enfant. Ce qu'ils y découvrirent fut si sombre qu'ils décidèrent aussitôt de mettre un terme à leur expérience ! Toute la nuit ils réfléchirent... mais comment peut-on rendre notre fils heureux avec si peu de rêves ?

Le lendemain, alors que le jeune garçon préparait ses affaires pour se rendre à son lycée, ses parents lui annoncèrent la grande nouvelle : Aujourd'hui nous partons, fait ta valise fiston. Le jeune garçon ne comprenait pas trop l'attitude si enjouée et si inattendue de ses parents. Mais après réflexion, ici rien ne le retenait alors il fit sa valise sans poser de question.

A sa grande surprise ils voyagèrent à travers le temps, à quelques millénaires du présent ! Ils découvrirent ainsi un monde encore vierge de toutes actions humaines, une planète pleine de richesse et de beauté, un océan limpide, un ciel pure... Le jeune garçon fut fasciné par ce spectacle. C'est alors que ses parents lui expliquèrent que ce monde si merveilleux est celui dans lequel il vit chaque jour de sa vie et qu'il suffit de lever les yeux de son écran pour l'admirer et le sauver. Ce voyage, ces paroles, ces découvertes ont changé sa vie. Désormais ce jeune garçon devenu jeune homme porte un regard différent sur le monde dans lequel il vit et profite de chaque beauté que la nature peut lui offrir.

Catherine.

Défi 3 : le conte / Vincent

Les deux tours

Il était une fois dans une contrée lointaine, un château majestueux, campé sur un éperon rocheux, surplombant une rivière magique. Celle-ci transportait dans un autre monde, dont on ne revenait jamais, quiconque s'y trouvait plongé. En tout cas, personne n'en était revenu pour témoigner du contraire.

Ce château, habité par le Roi, la Reine, le tout jeune Prince héritier et l'ensemble des dignitaires de la Cour, en imposait par sa physionomie à la fois massive et élégante. Comme toute demeure royale digne de ce nom, il revêtait une fonction protectrice pour les sujets du Royaume qui savaient pouvoir s'y réfugier en cas de besoin. Du reste, il jouissait d'une solide réputation d'invincibilité de par sa position topographique dominante, l'existence d'une frontière inviolable que constituait la rivière magique, de telle sorte qu'aucun pays n'osait s'y attaquer.

Enfin, pour davantage de sécurité, les Rois successifs avaient surélevé l'enceinte, consolidé les courtines, rajouté des tours et des postes de guet. Et, pour parfaire ce système de défense, de profonds fossés avaient été creusés puis inondés. Un ingénieux système de norias avait été conçu pour assurer le relevage de l'eau de la rivière magique afin d'alimenter plus haut les canaux entourant les fortifications.

De mémoire de sujet, il n'y avait aucun souvenir de conflit aussi minime fut-il. Le Pays vivait en paix, en harmonie avec l'ensemble de ses voisins. On eût pu penser qu'il était recroquevillé sur lui-même dans le plus strict isolement mais il entretenait des relations commerciales avec eux. Un immense pont-levis, flanqué de plusieurs redoutes et de pavillons d'octroi, avait été installé au-dessus de la rivière, permettant le passage des marchands, et garantissant la libre circulation des animaux et des marchandises.

Pour rendre la demeure plus agréable, le grand-père du Roi actuel, avait jugé nécessaire la construction de nouveaux bâtiments en rapport avec l'époque apaisée que le peuple connaissait depuis des décennies. Deux tours avaient été édifiées en lieu et place du vieux donjon. Elles étaient élancées et tellement hautes qu'elles semblaient toucher le ciel. La Tour du Roi et la Tour de la Reine. Chacune étant l'égale de l'autre. A l'image de l'Amour fusionnel qui unissait ces âmes sœurs.

Un soir d'été où les deux lunes se rencontraient dans le firmament étoilé, le couple Royal, comme à l'accoutumée, s'accorda du temps pour une promenade au bord de la rivière. Nul danger. Les lieux leur étaient familiers. Ils en connaissaient chaque pouce de terrain. Et pourtant, cette nuit là fut tragique. Les gardes en poste sur les remparts, entendirent un bruit en contrebas, comme si on jetait quelque chose de lourd dans l'eau. On ne revit plus jamais leurs Majestés.

Leurs sujets les adulaient et la tristesse vint s'abattre sur ce paradis perdu. De longues semaines de deuil furent décrétées. Le Prince héritier était empli d'un chagrin incommensurable.

Les dignitaires se constituèrent en Assemblée afin de prendre les décisions qui s'imposent pour assurer la bonne marche du Royaume face à cette situation inédite, car le Prince héritier était trop jeune pour régner et la succession au trône devait passer par une régence. Mais qui choisir ? le Prince n'avait plus de famille.

Un matin, un carrosse se présenta sur le pont-levis. Le cocher transmis une missive au garde en poste. Les occupants demandaient audience à l'Assemblée.

Les dignitaires acceptèrent d'entendre ces mystérieux visiteurs. C'étaient deux femmes. Elles portaient de longues robes noires, marque de respect et de soumission aux coutumes du royaume en période de deuil.

La plus âgée fit état de son arbre généalogique présentant ses ancêtres. Elle affirmait être de sang royal et avoir pour cousin éloigné le Roi défunt. Elle désigna l'autre femme comme étant son argentière.

Elle déroula un long parchemin retraçant l'ensemble de la lignée. Le document était couvert d'enluminures et d'armoiries attestant de la richesse de cette famille royale. Nul doute à ce sujet, confirmèrent les experts du royaume.

Elle avait eu vent de la disparition tragique du couple et se présentait devant le Parlement réuni en session extraordinaire afin de faire acte de candidature pour le poste de Régente.

Son installation fut décidée le jour même.

Le Prince héritier ne siégeait pas au Parlement. Le Maire du Palais le convoqua et l'informa de la décision. Le Prince affirma n'avoir jamais entendu parler de cette engeance lointaine. Le Maire du palais le congédia en lui demandant de ne pas intervenir dans la conduite des affaires du Royaume et de ne pas faire obstacle à la nouvelle Régente et à son Argentière. Il devait de surcroît rester dans les quartiers qui lui avaient été attribués proches de la Basse Cour. Mais cela ne le gênait aucunement, car il aimait le peuple et le peuple l'aimait..

Du temps de ses parents, ses appartements étaient situés à la fois dans la Tour du Roi et la Tour de la Reine. Ainsi en avait décidé le souverain. Mais, parfois, il quittait sa tour d'ivoire et descendait rencontrer ses futurs sujets pour mieux les comprendre et mieux les aimer, comme lui avait enseigné ses parents

Son éducation devait alterner des temps avec son Père, qui lui apprenait l'art de gouverner, l'art de conduire la guerre, l'art de gérer les Affaires du Royaume et l'art de la diplomatie. Par ailleurs, son père souhaitait que son fils, en digne successeur, maîtrise l'art de manier les armes. Aussi, avait-il pour compagnon un Maître d'armes en qui il avait toute confiance et à qui il confiait ses joies et ses peines. Il aimait séjourner dans la Tour du Roi. Ces périodes lui apprenaient la confiance en soi et le contrôle de la force. Son corps se transformait, il commençait sa métamorphose. Son enveloppe charnelle n'était plus celle d'un enfant.

Les séjours dans la Tour de la Reine avaient un autre attrait. Car sa Mère avaient un grand nombre de dames de compagnies toutes plus jolies les unes que les autres. Et il ressentait des vibrations inconnues jusqu'à maintenant. La vue de ces femmes ne le laissait pas indifférent mais il ne comprenait pas quelles en étaient les raisons. Sa Mère avait un rôle initiatique différent de celui du Père. Elle était tout à la fois douceur et fermeté. Elle nimait son fils d'un halo d'Amour, elle l'enveloppait sans l'étouffer. Elle lui enseignait l'amour des autres, la tolérance, la compréhension, le don de soi, l'abnégation, le courage car elle ne se plaignait jamais. Elle lui apportait toute la sensibilité qui construit un être de chair mais aussi de cœur. Elle lui apportait la féminité qui doit se trouver en chacun de nous. Elle lui apportait la subtilité dans le discernement et l'absence de jugement, elle ne disait jamais de mal des autres. Elle lui apportait l'ouverture sur le monde, la

curiosité, la passion, la beauté des choses. Pour l'accompagner, il n'avait pas de Maître d'armes mais des artistes qui lui faisaient voir le monde à travers la peinture, l'écriture, la musique, la philosophie, la littérature.

Mais maintenant, il n'était plus autorisé à se rendre sur les lieux où il avait grandi. Cela le rendait triste. Cependant, il acceptait cette situation qui lui permettait de faire son travail de deuil. Le jour, il vivait dans la Basse Cour avec le petit peuple avec lequel il aimait être. Il discutait avec les forgerons, les boulangers, les menuisiers, les bouchers, les charbonniers, les lavandières, les cuisinières. Il s'intéressait à leurs vies, à leurs métiers. Il les admirait. Il les aimait sincèrement. Il les protégeait aussi contre les injustices qui pouvaient survenir. Il était franc et droit avec eux et pour cette raison précise, ils l'aimaient en retour. Il avait conscience de leurs difficultés et il essayait d'améliorer leur sort. Peu à peu, il devint un des leurs en partageant leurs conditions de vie. Il travaillait tout comme eux car la Régente l'avait relégué au rang de paria. Il avait sombré dans l'oubli, tombé dans les oubliettes du château disait-on, tout en étant bien vivant.

Le soir, le regard tourné vers les deux tours, il s'endormait sur un lit de paille dans l'atelier du charron avec lequel il travaillait. Son âme vagabonde s'élevait vers le ciel où il retrouvait ses défunts parents et revivait, le temps d'un rêve, les doux moments de sa vie passée.

Au petit matin, il se réveillait, apaisé et heureux de cette rencontre nocturne. Son cœur était empli de joie, il rayonnait d'un bonheur qu'il partageait toute la journée avec les gens qui croisaient sa route.

Un jour, il fit la connaissance de Rosa, une des deux suivantes de la Régente, nées sur la planète Lusitania. Elle s'occupait de tenir la Tour du Roi aussi propre que l'exigeait sa maîtresse dont elle craignait la colère. Elle résidait dans les logis de la Basse Cour. Elle était différente des sujets du Royaume. Non pas qu'un signe l'en distinguait mais parce que son attitude ne collait pas avec l'esprit du peuple. Ainsi, elle ne parlait à personne et personne ne savait comment lui parler.

Voyant cela, il ressentit le devoir d'aller vers elle, de faire connaissance pour mieux la comprendre.

Elle se mit à pointer du doigt la Tour de la Reine et à déclarer : « Maria est là-haut dans la Tour ; la lumière est allumée pour faire croire qu'elle y travaille ; mais en vérité, elle se regarde dans le miroir et se maquille avec ce qui appartenait à la Reine ».

Le Prince ne comprenait pas ce qu'elle disait. Qui était Maria ? que faisait-elle dans la Tour de la Reine ? Il apprit qu'il s'agissait de l'autre suivante de la Régente.

Il essaya de l'apaiser en l'écoutant un long moment.

Le lendemain, il fit la connaissance de Maria qui eût le même comportement que Rosa :

« Rosa est là-haut dans la Tour du Roi ; la lumière blafarde de la chandelle éclaire la chambre ; mais en vérité, elle est en train de se reposer sur le lit du Roi ».

Le Prince essaya de l'apaiser en l'écoutant elle aussi un long moment.

Le surlendemain, Rosa revint le voir car il était le seul avec lequel elle avait pu parler. Elle évoqua d'autres événements, d'autres tâches que Maria était censée faire mais qu'elle n'exécutait pas.

Le Prince l'écouta patiemment et lui dit des paroles douces pour la calmer.

Le quatrième jour, Maria, à son tour, revint vers lui et déversa tout son fiel contre Rosa.

Le petit Prince, depuis cette première rencontre, ne dormait plus. Ses nuits étaient devenues des horribles cauchemars remplis de monstres ayant les traits des deux méchantes femmes.

Sa mère lui avait appris plein de choses mais rien concernant la méchanceté et la duplicité des êtres.

Cela n'existait pas dans son Royaume.

Comment deux femmes, venant de la même planète et atterrissant dans une contrée inconnue, pouvaient-elles se haïr autant ?

Il n'en comprenait pas le sens ; tout cela échappait à son entendement.

Il répondit à ses jérémiades : « Assez ! je n'en peux plus ! je ne supporte plus que vous vous critiquiez l'une l'autre ».

Le regard de Maria se figea. Des larmes vinrent à couler de ses yeux noirs. « Vous êtes avec elle, hein ? C'est cela ! Vous la soutenez contre moi ! ».

Elle s'enfuit en courant et en hurlant.

Une heure plus tard, un brouhaha s'éleva, diffus au début puis de plus en plus audible et inquiétant. « La Régente, la Régente arrive ».

La foule massée devant lui s'écarta pour faire place à la Régente, sa cohorte armée et Maria.

« C'est Lui ? demanda la Régente »

Maria opina du chef tout en baissant la tête.

La Régente ne reconnut pas le Petit Prince qui, pendant toutes ces années, s'était transformé en Homme.

« Mais qui êtes-vous ? » questionna-t-elle

« Je suis le Petit Prince, celui que vous avez cru avoir jeté aux oubliettes. Mais mon Maître d'armes, à qui vous en aviez intimé l'ordre, ne m'a pas trahi. Il est mort depuis. En éprouvant bien du chagrin.

Vous ne me reconnaissez pas car on ne voit bien qu'avec son cœur, l'essentiel est invisible pour les yeux et votre cœur est dur comme de la pierre »

« Jetez-le dans la rivière – ordonna-t-elle à ses sbires qui l'avaient rejointe dans le Royaume –

Jetez-le, comme vous avez jeté ses parents, qu'il disparaisse à jamais »

Les hommes armés s'emparèrent du Petit Prince devenu Homme et le poussèrent dans l'eau.

Il disparut dans un tourbillon.

La Régente tourna les talons et fit un geste du bras à ses soldats : « Rentrons ! »

A peine eut-elle prononcé cet ordre qu'une clameur enfla derrière elle.

Intriguée, elle stoppa net. Elle se retourna et vit une gerbe d'eau immense surgir de la rivière, s'élever vers le ciel, puis retomber au sol en formant un pont liquide.

Une troupe sortait de la rivière et marchait pour atteindre la terre ferme.

« Le Roi, le Roi » clamait la foule qui un instant avant pleurait à chaudes larmes, désespérée et en colère contre la Régente.

Le retour du Roi, accompagné de la Reine et du Prince héritier, et de tous ceux qui avaient été jetés dans la rivière magique par la Régente.

Le Roi n'eut pas à ordonner quoi que ce soit. La foule se rua sur la Régente, ses suivantes et ses mercenaires et les précipita du haut de la falaise dans la rivière magique.

Personne n'est revenu depuis de l'autre côté du miroir.

Rina Horowitz, défi 3

Le Dragon et nous, Dragonous

Il était une fois, il y a plus de 707 ans, un grand malheur frappa Adel et Adelaïde. Leur pays de Carambol, autrefois verdoyant, laborieux et pétulant, se transformait lentement en un immense marécage, noir comme les corbeaux, sale comme des égouts et aussi dangereux que les fantômes.

Le bel étang qui faisait la fierté - et la richesse du terroir était si pollué qu'aucune vie n'était désormais possible dans ses eaux: les poissons s'embourbaient, les d'oiseaux mouraient empoisonnés et les fleurs fanaient à l'air encrassé qu'il dégageait. Seule une abominable pieuvre à 7 tentacules y avait élu domicile. Elle se déployait de plus en plus et le marécage gagnait du terrain. Chaque année, les marais putrides s'étendaient d'au moins 3 mètres. Et si par malheur un enfant s'aventurait près du bord, la pieuvre l'engloutissait.

Envahis par la puanteur, les vapeurs et la peur, les habitants du quartier dépérissaient. La place pour vaquer à leurs occupations se rétrécissait, les usines, la verrerie et la teinturerie fermaient les unes après les autres et l'argent venait à manquer.

Un jour, les familles se rassemblèrent sur la place des Voisins pour discuter de ce qu'il y avait lieu de faire :

- Partons d'ici, disaient les uns, abandonnons nos maisons, sinon, nous mourrons.
- Le lieu est maudit, fuyons! enchérissaient les autres.

Mais, poussées par leurs enfants et par un petit nombre d'habitants récalcitrants, les courageuses Bonnes-Mères, Manon et Madelon grimpèrent sur le banc en bois et haranguèrent la foule en ces mots

- Nous aimons notre quartier, nous y avons vécu heureux pendant longtemps, ici, nous connaissons tout le monde. Pas question de l'abandonner! Allons dans la forêt, où habite le Dragon des Bois de Champion. Il est bon comme le pain, courageux comme un lion et intelligent comme un professeur. Il nous guidera!

Car en effet, vivait tout seul dans les sombres bois de Campion, un dragon un peu triste couvert de plumes grises, qui rêvait de couleurs, de gaieté et de fêtes.

Aussitôt dit, aussitôt fait !

C'est ainsi que Manon et Madelon en tête, Adel et Adelaïde, leurs enfants adoptés, s'en allèrent trouver le dragon et lui contèrent leurs grands malheurs. "L'humidité nous ronge, dirent-ils, nos maisons pourrissent, nos enfants tombent malades, nous ne pouvons leur construire ni école, ni pleine de jeux, ils sont bien à plaindre... sans parler de la pieuvre qui les dévore ! »

Le dragon s'assit, mit la main sur le front et dit:

_ Enfants et bonnes Mères, laissez-moi réfléchir durant 3 jours, et dans 3 jours, je vous dirai si et comment je peux vous apporter mon aide.

Les habitants s'en allèrent et durant 3 jours, le Dragon parcourut les bois de Campion. Tout en réfléchissant au problème qui lui était posé, il fit ses adieux aux sapins, aux fougères, aux piverts et aux vers de terre.

Après 3 jours, lorsque les habitants revinrent, il déclara :

_ Foi de dragon, j'irai combattre la pieuvre et j'assécherai le marais pour vous. Mais à 3 conditions :

- Vous garderez un étang où je vivrai avec des poissons, où les oies et les oiseaux étancheront leur soif et où les insectes d'eau se développeront.
- Autour de l'étang vous créerez un grand parc verdoyant dont vous respecterez la faune et la flore. Par beau temps vous y pique-niquerez, les enfants viendront y jouer, les amoureux se bécoter.
- Enfin, une fois par an, vous organiserez une grande fête gratuite, pour tout le quartier, pleine de couleurs, de rires et de musique. Et ce jour-là, je sortirai des eaux et je ferai la fête avec vous à travers tout le quartier.

Aussitôt dit aussitôt fait !

Les familles pleines d'espoir menèrent le vaillant dragon jusqu'au marais. Il s'éleva dans les airs pour prendre son élan et y a plongea faisant rejallir une énorme colonne d'eau.

Ivre de colère, la pieuvre, 3 fois plus grande que dragon, se dressa sur ses tentacules et hurla:

_ Sors de mon marais, sombre Dragon, ou je te réduis en miettes.

Un long combat s'engagea entre eux, lequel dura 49 heures. L'eau giclait, les tentacules chargeaient de toutes parts. Le pauvre dragon, qui se battait pourtant avec ardeur, enserré par les 7 bras de la pieuvre, palissait. Il semblait si proche de l'asphyxie qu'il en perdait toutes ses plumes.

Adel et Adelaïde regardaient le combat avec effarement. Trêve de spectacle, s'écrièrent-ils dans un bel ensemble. Habitants, cessons de nous plaindre et de pleurer, allons aider et encourager le dragon. Il ne gagnera la bataille qu'avec nos forces et nos hurrahs.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Enfants en tête, tous les Voisins en colère s'armèrent de bâtons, des piques et de pierres, et malgré le danger, avancèrent dans la boue en entamant leur chant de guerre:

Qui c'est qui se bat pour nous,
C'est le Dragon hon, hon c'est les Dragon
Qui mettra la pieuvre au trou
C'est le Dragon, mais pas tout seul non, mais avec nous, nous, nous!

Les cris des habitants redonnèrent quelques forces au dragon qui se retourna et d'un coup de ses griffes pointues comme des poignards, aveugla la pieuvre en perçant son œil globuleux. Puis profitant de son désarroi, dans un effort désespéré, il la prit sur son dos et la sortit de l'eau. Sur la rive, habitants achevèrent l'ignoble animal qui les avait tant fait souffrir.

Enfants et adultes se regroupèrent autour du Dragon victorieux et le félicitèrent :

_ Brave Dragon, grâce à toi, nous avons sauvé notre pays.

_ Grâce à moi peut-être, mais grâce à vous surtout, répondit le dragon, sans votre aide, foi de dragon, sans vous, j'aurais sans doute succombé.

_ Nous avons combattu ensemble, mais c'est ta sagesse exemplaire qui nous a guidé. Sois notre Dragonous! Nous en faisons le serment, une fois par an, nous nettoierons l'étang où tu vivras heureux, joyeux et bien nourri. Une fois par an, nous te glorifierons comme le roi du pays de Carambol. En ton honneur, nous festoierons, boirons et chanterons tes louanges, ton expérience et ta bravoure dans toutes les rues, les ruelles et les venelles de notre quartier bien-aimé.

Le dragon, fatigué mais heureux, rentra dans les étangs du marais. Et depuis 707 ans, il l'assèche et le nettoie en s'abreuvant de ses eaux. Il a troqué ses pauvres plumes grises contre de magnifiques écailles bariolées.

Et depuis lors, chaque année, au jour anniversaire de la bataille de Dragonous, tous les habitants du pays de Carambol se rassemblent, se déguisent et se maquillent dans toutes les couleurs pour se souvenir du bon Dragon Dragonous et de la leçon qu'ils lui doivent: il est bon de se fier au courage d'un tiers plus fort et plus sage, mais il arrive toujours un moment où pour se sauver, il faudra compter sur ses propres forces et détermination.